

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, e chez M. St-Hilaire.
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du F. Poissonnière, 10
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mo s. 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 22 Mai 1864.

NOUVELLES LOCALES.

Hier 21 Mai, S. A. S. le Prince Charles III a quitté Monaco pour se rendre en France.

Le Prince Albert était parti la veille.

S. A. S. Madame la Princesse mère doit se mettre en route pour Paris un des premiers jours de la semaine prochaine.

Depuis un an environ, l'administration de Monaco s'est occupée avec un soin incessant de nombreux travaux qui ont changé complètement la physionomie de la ville.

Autrefois les rues étaient pavées comme celles de la plupart des villes du littoral, avec des cailloux aigus, où l'on ne marchait qu'avec une grande difficulté. Aujourd'hui ce pavage disparaît pour faire place à un dallage de ciment hydraulique qui n'a pas l'inconvénient de se détremper quand il pleut, et de faire de la boue. La rue du Milieu et la rue des Briques où l'on a tenté les premières expériences, ont donné des résultats excellents.

Quant à la rue de Lorraine, dont on a abaissé le niveau de plus de cinquante centimètres et qui n'est pas encore terminée, elle le sera dès que le temps le permettra ; c'est-à-dire quand il pleuvra.

Quoique ces embellissements aient déjà coûté des sommes considérables, l'administration ne s'en tiendra pas à ce qui a été fait. Elle a l'intention de poursuivre son œuvre et nous savons de source certaine que, d'ici à peu de temps, on commencera de nouveaux travaux, parmi lesquels se place en première ligne la restauration de la cathédrale. On doit aussi raccorder la rue de l'Église, la rue de Vedel et la place des Carmes avec les rues dont nous parlions plus haut.

Les travaux de l'hôtel du gouvernement ont été repris récemment. Ils seront poussés désormais avec une grande activité jusqu'à leur complet achèvement.

Cet hôtel, bâti sur un des points les mieux situés de la ville, à l'extrémité de la rue du Tribunal et en face le palais de Justice, a une forme des plus gracieuses et des plus coquettes. En l'apercevant de la mer, avec sa terrasse garnie tout autour d'une élégante balustrade, on le prendrait pour une maison de plaisance.

Le comité des travaux publics vient d'approuver le plan de rectification de la partie de la route qui va du port au plateau des Spélugues. L'endroit, où cette rectification commence, se trouve vis-à-vis le

mur qui se développe en ligne droite à l'extrémité Nord de la Condamine. Un mur de soutènement, construit le long de la mer mettra cette nouvelle partie de la route à l'abri des vagues qui l'endommageaient pendant l'hiver. Quant à la rampe qui s'étend du vallon Ste-Dévote à la villa de la Grotte elle sera ramenée à une pente d'une inclinaison plus douce.

Bien qu'à Monaco on soit rarement obligé d'utiliser les prisons, le gouvernement n'en a pas moins songé à les disposer de façon à en rendre le séjour le moins dur possible à ceux qui seraient condamnés à y subir une peine. On travaille à les assainir et à les aérer, on y fait enfin toutes les réparations que l'humanité réclame et que la justice comporte.

On nous assure qu'il est question de former incessamment une compagnie de Sapeurs-Pompiers pour le service des pompes à incendie qui doivent arriver bientôt de Paris.

Les bains de mer de Monaco sont suivis avec beaucoup d'assiduité. Chaque jour, de trois à cinq heures, on aperçoit dans le port une foule assez considérable de baigneurs.

Dans les débats du procès qui vient de se dérouler devant la Cour d'assises de la Seine, il a été dit que M. de la Pommerais avait été administrateur de la Société des Bains de Monaco.

Cette assertion est complètement fautive : M. de la Pommerais n'a été attaché à cette société ni comme administrateur ni à aucun titre que ce soit, et il n'a même jamais paru à Monaco.

M. Th. Bénard, sous-chef du premier bureau de la division de l'enseignement primaire au Ministère de l'instruction publique et des cultes, à Paris, a publié un dictionnaire. Ce dictionnaire est désigné à sa première page sous le nom de : *Dictionnaire classique universel*. Quand vous avez lu ce titre, vous dites : Cette œuvre est l'ouvrage d'un savant ! les ignorants ne choisissent pas des titres aussi modestes. Puis, poussé par ce sentiment de curiosité que l'on éprouve en face d'un livre, vous ouvrez, au hasard bien entendu, le volume de M. Th. Bénard. Vous tombez à la page 433. Vos yeux se portent au commencement de la deuxième colonne à droite et vous lisez :

Monaco.

Piqué par la curiosité, vous tenez à savoir comment un homme qui a fait un *Dictionnaire classi-*

que universel définit ce mot, et vous poursuivez votre lecture : que voyez-vous alors ? Jugez-en plutôt : je cite textuellement :

MONACO, PETITE VILLE DE L'ARR. DE NICE (ALPES-MARITIMES.)

Cela n'est point possible, dites-vous ! M. Th. Bénard est sous-chef du premier bureau de la division de l'enseignement primaire au Ministère de l'instruction publique et des cultes, à Paris, et son dictionnaire en est à sa cinquième édition. — Que M. Th. Bénard soit ce qu'il dit être et que son dictionnaire ait subi cinq fois les douleurs de l'enfantement, je ne le conteste point. Mais d'un autre côté nul ne pourra contester que ce qui est écrit ne soit pas écrit, et que M. Th. Bénard, sous-chef du premier bureau de la division de l'enseignement primaire au Ministère de l'instruction publique et des cultes, à Paris, ne soit d'une IRRÉVÉRENCE qui passe toute mesure à l'égard de la géographie contemporaine.

Monaco est bien une petite ville..... mais une petite ville de la Principauté de Monaco, entendez-vous, M. Th. Bénard, sous-chef du premier bureau de la division de l'enseignement primaire au Ministère de l'instruction publique et des cultes, à Paris ; et la Principauté de Monaco forme un état libre reconnu par toutes les puissances et en première ligne par la France.

Souvenez-vous en pour votre sixième édition !

A. CHAMBOX.

On nous écrit de Toulon :

On commence enfin à se remuer, et, depuis vingt-quatre heures, la rade et le port ont pris une grande animation, qui dénote le départ très-prochain d'un certain nombre de navires.

L'escadre d'évolution va recevoir un mois d'avance ; elle embarque des bœufs et se dispose à appareiller pour commencer sa campagne d'été, en allant montrer le pavillon français dans le golfe de Gênes, la Corse, les Baléares et les côtes d'Espagne, dit-on.

Le transport à vapeur la *Moselle*, commandé par M. Fabre, lieutenant de vaisseau, est passé subitement de la position de réserve à l'état d'armement et embarque en toute hâte mille tonneaux de charbon pour l'escadre de M. le contre-amiral d'Herbington, mouillée devant Tunis ; on dit que les affaires de cette régence sont assez embrouillées ; l'amiral réclamerait des avisos à vapeur pour protéger les petits ports de la côte, exposés continuellement aux exactions des insurgés.

Nous empruntons au *Sémaphore* de Marseille le compte-rendu des régates qui ont eu lieu, le 15 de ce mois, dans le port de la Joliette :

Un temps magnifique, nous pourrions même dire

trop magnifique, a favorisé avant hier, dimanche, nos courses de bateaux. Séduits par une température tiède et par un soleil étincelant, une grande partie de notre population s'était rendue à l'appel de la Société des Régates marseillaises. Dans les pavillons réservés on remarquait la présence de nos principales autorités civiles et militaires ainsi qu'un très grand nombre de dames. Toutes les places réservées étaient occupées par une réunion élégante, désireuse d'assister à cette fête nautique. Non-seulement la Jetée était couverte de spectateurs, mais sur tous les points de la côte on apercevait installés sur des rochers des flots de curieux. Ce spectacle, chez les spectateurs, n'était ni le moins pittoresque ni le moins animé.

Par une de ces délicates attentions à laquelle tout le monde s'est montré sensible, M. le vice-amiral comte Bouët-Willamez, commandant l'escadre d'évolutions, avait bien voulu envoyer le vaisseau le *Castiglione*, monté par le contre-amiral Fabre de la Maurelle. De son côté, M. le capitaine de vaisseau Pothuau, commandant les côtes sud de la France, avait mis au service des régates le *Croiseur* et le *Favos*. La présence de ces navires de guerre dans notre golfe contribuait encore à relever l'éclat de cette solennité.

Tout semblait donc concourir à rendre cette lutte des plus intéressantes, malheureusement, ainsi que nous l'avons fait pressentir au début de ces lignes, une brise faible entremêlée de calme a peu secondé la marche des embarcations au gré des désirs de nos zélés nautonniers. Toutefois, les luttes ont pu être terminées avant le coucher du soleil.

Voici l'ordre dans lequel les embarcations se sont présentées au point d'arrivée :

1^{re} série. — *Euxène*, à M. Ferdinand Arghalier, arrivé avant le *Félix*, à M. Gabriel et Fraissinet, suivi par le *Zéphir*, à M. Craviot.

2^e série. — *Cowlis*, à M. Bon, arrivé le premier, suivi par *Etincelle*, à M. Nicolas, et *Albatros*, à M. Kientz.

3^e série. — *Hazard*, à M. Caire, premier, suivi de *Intimes*, à M. Chataud, et du *Papillon*, à M. Ollive.

4^e série. — *La Fauvette*, à M. l'ingénieur Lagane, de Toulon, est arrivée première, après elle s'est présenté *Bibi*, à M. Gras, suivi de la *Mésange*, à M. Arghalier fils.

Bateaux pilotes. — Le premier prix a été gagné par le bateau n° 3, patron Solari; le second prix par le bateau n° 7, patron Imbert.

Pêcheurs et amateurs à voiles latines :

La *Caroline*, à M. de Fesque, est arrivée première; le *Saint-Antoine*, patron Canore, arrivé deuxième, et le *Saint-François*, patron Jourdan, troisième.

M. de Fesques, amateur qui a obtenu le prix, l'a abandonné en faveur des patrons pêcheurs qui l'ont suivi.

Courses à l'aviron. — 1^{re} série : 6 rameurs et au-dessus :

1^{er} Prix. Gig du directeur des constructions navales de l'arsenal de Toulon.

2^e Prix. *Serpent*, de M. Argentero, de Marseille.

3^e Prix. Balainière du vaisseau la *Ville-de-Paris*.

2^e Série. — Au-dessous de 6 rameurs :

1^{er} Prix. Yole du directeur des constructions navales de Toulon.

2^e Prix. *Coque*, à M. Jules Morel, de Marseille.

3^e Série. — Youyou monté par un mousse au-dessous de 14 ans.

1^{er} Prix. *Colibri*, à M. Teissère, de Marseille.

2^e Prix. *Electrique*, à M. Cassely.

On nous écrit de Marseille :

Aux détails que vous avez donnés dimanche dernier relativement à la grande cérémonie du 5 juin, il faut ajouter les suivants :

Les fêtes commenceront, à proprement parler, le vendredi du Sacré-Cœur, par la grande procession du vœu de la peste. Un très-grand nombre de prélats seront déjà arrivés et pourront y prendre part. Le défilé de cette procession commencera à quatre heures et demie.

Le lendemain, 4 juin, LL. EEm. les cardinaux, LL.

GG. les archevêques et les évêques, les abbés mitrés et supérieurs d'ordres, se rendront au sanctuaire, où la cérémonie de la consécration commencera à sept heures du matin.

Cette cérémonie, qui est fort longue, sera faite par S. Em. le cardinal Villecourt, ancien évêque de la Rochelle, assisté par quelques autres prélats qui seront ultérieurement désignés.

Le 5 juin, à deux heures très-précises, les cloches des églises de Marseille annonceront le départ de la procession. Arrivés au sommet de la montagne, tous les prélats qui auront assisté à la cérémonie, se réuniront pour lire l'acte de consécration de la ville et du diocèse de Marseille au cœur immaculé de Marie et donneront ensuite, tous ensemble, la bénédiction pontificale à l'immense assemblée de fidèles qui couvrira la sainte colline. On placera la statue dans son sanctuaire, et, après le Salut solennel, on chantera le *Te Deum*.

LETTRE PARISIENNE

Vous connaissez cette fable du géant antique qui était si grand, si grand qu'on ne pouvait, d'un seul coup d'œil, embrasser toute sa taille. De nos jours, la chronique de Paris ressemble tant soit peu à ce géant. Elle s'en va s'agrandissant si bien, qu'on ne peut raconter en un jour tous ses exploits.

Au siècle dernier, la chronique, peu exigeante, savait se contenter de peu. Le bon mot d'une favorite, l'accident arrivé au coche d'Auxerre, une discussion de philosophes, un livre nouveau, et voilà la cour et la ville satisfaites pour une quinzaine.

Aujourd'hui, les bons mots du matin n'ont plus cours le soir. Mille événements disparates vous appellent en même temps, et la chronique, haletante, s'en va des Japonais aux ballons, de la Bourse au budget, du Corps législatif à la cour d'assises, du théâtre à l'exposition, des funérailles de Meyerbeer au *Moniteur du soir*, des courses de Longchamps aux courses de Chantilly, toujours pressée, toujours aiguillonnée, et n'ayant qu'un souvenir rapide à donner à toutes les curiosités qui se succèdent d'un soleil à l'autre.

Imitons l'*impresario* qui, n'ayant ni musiciens, ni orchestre, savait remplacer la musique par un dialogue vif et animé. Ne pouvant raconter longuement chacun des hauts faits de la chronique courante, remplaçons par un trait saillant le récit des événements qui passent.

Les Japonais n'ont plus le succès des premiers jours. Ce va et vient de Japonais, d'Anamites, de Chinois, nous habitue peu à peu aux excentricités de l'extrême Orient. Espérons que ce frottement continu finira par nous faire trouver grâce aux yeux de ces diplomates au teint cuivré, qui persistent à nous appeler barbares. Barbares ! le mot est dur. Il est vrai que la poésie des nègres ne voit rien au-dessus de la couleur noire, et qu'il en doit être de même parmi les philosophes de la race jaune.

Toutefois, il paraît que notre barbarie a du bon, même pour ces Orientaux superbes. Je me rappelle que les Anamites avaient enfin trouvé que le bal Mabille offrait d'incontestables éléments de civilisation, et l'un d'eux n'y trouvait rien à redire, sinon qu'on avait grandement tort de ne pas l'ouvrir tous les jours.

Les envoyés du taïcoum ont visité la Bourse, et, en voyant ces tumultueuses agitations d'une foule qui attend, de la hausse ou de la baisse, la ruine ou la fortune, ces Machiavels du pays de la porcelaine, pour qui le mensonge est une vertu, ont paru trouver une satisfaction pleine et entière. Ils étaient là dans leur élément. Ils sentaient qu'on pêchait là en eau trouble.

La cour d'assises vient de nous faire avaler, à petites doses, tous les enseignements de la toxicologie. Mais voyez un peu ce que c'est que l'esprit parisien ! Il faut qu'il rie de tout; il faut que, à propos de tout, il arrive à la pointe, au mot, à l'anecdote.

Cette rage de faire un mot, d'arriver à l'esprit quand même, ne s'arrête même pas devant un cercueil. Le

jour du départ de la dépouille mortelle de Meyerbeer pour Berlin, un écrivain entendant dire que le cortège, au lieu de partir à midi, n'était parti qu'à une heure de la maison mortuaire, s'écria, en souriant :

— Ce Meyerbeer, il est capable de manquer son convoi !

Les débats de La Pommerais ont montré les mêmes légèretés. Le discussion sur les expériences faites par les médecins experts était attendue avec impatience. Les médecins allaient encore mettre l'opinion en émoi. Cette fois, ce n'était plus des cordes, c'étaient les poisons qui allaient provoquer des thèses contradictoires.

— La discussion a-t-elle été intéressante? demandait-on à quelqu'un.

— Ah ! mon ami, répondit-il, quel intérêt ! quelle passion ! Chaque phrase distillait un poison. C'était à faire venir l'eau à la bouche !

Je vous ai dit dans le temps quelles sommes fabuleuses gagne la Patti, la jeune Adelina, si chérie des Anglais; or elle a une sœur (Carlotta) qui est également en train d'amasser une belle fortune; elle ne peut pas monter en scène, parce qu'elle boite légèrement, mais elle chante dans les concerts, et il a été constaté que le produit des fêtes musicales qu'elle a données en Allemagne ou en Belgique, du 7 janvier au 7 avril, s'élève au chiffre de 221,995 fr., sur lequel M^{lle} Carlotta a prélevé une somme d'environ 80,000 fr. Voilà ce que c'est que d'avaler dans son jeune âge un rossignol ou une fauvette.

BIBLIOGRAPHIE.

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ASIE MINEURE.

par M. GEORGES PERROT.

1 vol. g. in-8°, — Michel Lévy frères, libraires-éditeurs, rue Vivienne, 2 bis, Paris.

Malgré la similitude du titre le livre, dont nous allons parler, n'a rien de commun avec ces mille autres livres dans lesquels des touristes enthousiastes consacrent leur talent à des récits plus remplis de fictions que de vérités locales.

Les Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure ne se composent point d'un recueil d'histoires amusantes, destinées à flatter l'imagination ou à bercer l'esprit dans de vaporeuses images. Au lieu d'être un récit pittoresque, l'ouvrage de M. George Perrot est une étude de mœurs, et cette étude, quelque rapide qu'elle soit, un cours d'économie politique et de droit social dans lequel sont passées en revue la situation présente de l'empire turc et les destinées que l'avenir lui réserve suivant que ses hommes d'état rompront avec les traditions du passé ou résisteront à l'influence des idées nouvelles. Car il est incontestable que, malgré le dogme du fatalisme qui condamne dans l'empire turc l'esprit et la matière à l'immobilité et à l'imperfectibilité, il se manifeste dans ses provinces des tendances, dont la nature dénote des aspirations qu'il faudra satisfaire et présage des exigences avec lesquelles il sera indispensable de compter un jour.

Depuis plus de cinquante ans, mais surtout depuis les douze dernières années, la diplomatie et la presse ont considéré sous toutes ses formes ce que l'on appelle la question d'Orient, et examiné les possibilités diverses de retenir la vie dans un corps qui se décompose de toutes parts. Mais au lieu d'ausculter le grand malade, comme Nicolas appelait l'empire turc, et d'aller sonder les profondeurs du mal là où il existe, diplomates et journalistes ont jugé de son état par induction et auguré des parties qu'ils ne voyaient point par celle qu'ils avaient sous les yeux. Obéissant à ce préjugé, dû à nos habitudes de centralisation, qui veut qu'une capitale soit le type sur lequel on juge un empire tout entier, ils ont conseillé des réformes dont l'opportunité ne pouvait être

que locale et dont les effets ne devaient par conséquent se faire sentir dans des lieux où les besoins et les intérêts étaient différents. On a assimilé dans tous ces raisonnements les provinces de la Turquie aux provinces des autres états de l'Europe. Sans tenir compte de leur manière d'être et de leur manière de vivre tout exceptionnelles, on a fait à ces provinces l'honneur de les croire au niveau intellectuel de celles des pays civilisés, et on a dit: ce qui est bon pour le peuple de Constantinople sera bon pour le peuple des campagnes. Et personne n'a réfléchi que, en raisonnant de la sorte, on méconnaissait tous les principes du droit et de la justice; car si les conséquences, qui découlent du système de la centralisation, ont quelquefois des résultats fâcheux dans les états bien administrés, elles doivent avoir des effets désastreux dans les contrées où le désordre règne dans les services publics et là surtout où la capitale et les provinces ont des besoins opposés. Mais, diront peut-être ceux qui n'étudient les questions sociales que dans les colonnes des journaux, existe-t-il des pays où il n'y ait pas de corrélation dans les besoins entre la capitale et le reste de l'empire? — Non, répondrons-nous, pas d'une manière absolue; à moins que ce ne soit dans des contrées sauvages. En Orient toutefois, bien que la différence dans les besoins sociaux ne soit pas semblable à celle que l'on remarque dans les pays sauvages, il est permis d'affirmer qu'elle est telle qu'on peut la considérer comme suffisamment tranchée pour réclamer des institutions spéciales en faveur des provinces.

A notre époque, un pareil langage a plutôt l'air d'un anachronisme que d'une vérité. On se figure en effet avec peine des masses humaines, homogènes pour l'obéissance, devenir hétérogènes quand il s'agit de les soumettre à des mesures identiques, à les plier dans la pratique aux exigences d'une loi générale, autre cependant qu'une loi fiscale; car le fisc jouit toujours de la prérogative d'effacer les nuances et d'amener tout le monde à une égalité passive. Cependant, en lisant avec soin les *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, on acquiert vite la certitude qu'il n'y a rien d'exagéré dans toutes ces observations, qu'il n'y a d'étrange au contraire que la persistance de la diplomatie à juger une situation irrégulière d'après des règles fixes, destinées à servir de guide dans les situations normales. Car M. Perrot ne se borne pas à émettre une idée comme les philosophes émettent un aphorisme ou à affirmer un fait comme on proclame une sentence; il prouve ce qu'il avance. Et ses preuves, il faut bien le dire, ne portent point l'empreinte de ces raisonnements forcés qui arrivent à leur dernier terme tout meurtris d'efforts et de secousses; il les prend sur les lieux, dans la nature même des choses sans jamais recourir aux finesses ni aux subtilités d'une dialectique spéculative.

Chargé d'une mission scientifique dans l'Anatolie par le gouvernement français, M. Georges Perrot dut visiter cette province dans toute son étendue. Sa qualité de savant français et les recommandations, dont il était porteur de la part de la Sublime Porte pour les autorités de la province, lui donnèrent accès auprès de tous les chefs et dans l'intérieur d'une foule de maisons particulières. Les relations d'intimité qu'il sut établir avec tous les turcs qu'il visita et les renseignements, que sa position lui permit de recueillir sur toutes les parties des services publics, le mirent bientôt à même de comprendre que sa mission pouvait lui procurer un moyen d'étude dont les résultats ne seraient pas sans importance. Il se mit donc à observer de près ce qu'il

voyait; et encouragé par les confidences qu'il recevait à chaque pas et dans chaque ville, il écrivit, chemin faisant, les remarques que lui suggéraient l'état des choses et la situation des esprits. Ce travail d'observation lui devint d'autant plus facile qu'il ne se bornait pas à visiter les turcs riches ou titrés. Il visitait aussi le paysan turc et ces malheureux ilotes de la conquête, grecs, arméniens et catholiques, vrais parias, que la loi turque tient encore dans une abjection profonde. L'unanimité des plaintes et des reproches contre l'uniformité des moyens que l'on emploie pour gouverner cet amas de sujets distincts, l'amènent à examiner si le gouvernement apportait bien dans son administration l'intelligence et la justice que les intérêts des gouvernés réclament. Il se demanda si la Sublime Porte faisait tout ce qu'elle devait à l'égard de ses provinces et si les conseils, qu'elle acceptait de la part des puissances de l'Europe, trouvaient une application opportune au sein des populations d'origine, de religion et de mœurs différentes de ses compagnes. Or plus il cherchait à pénétrer le mystère des misères qu'il avait sous les yeux et à s'expliquer leur existence malgré les réformes qui ont été inaugurées depuis la guerre d'Orient, plus il questionnait, plus il observait et moins il découvrait une cause absolue et locale à cet affreux état de choses qui désole l'Anatolie. Une loi étant faite dans un but d'amélioration morale ou matérielle, il lui répugnait d'admettre que celle que le sultan venait de décréter portât dans son sein des éléments de démoralisation et que son application eût pour conséquence de rendre un peuple plus malheureux. Infailliblement un vice organique, que l'on n'avait pas découvert ou dont on n'avait pas tenu compte, devait être la cause du mal qui ravageait la province. Mais quel était ce vice?

En recherchant l'origine et la nature, M. Georges Perrot devait être amené naturellement à remonter à la source d'où le bien découle, afin d'examiner si un canal mal établi n'occasionnerait point une déviation préjudiciable dans sa diffusion ou si enfin cette loi ne portait pas dans son sein un germe délétère.

Ce qui se passe à Constantinople ne pouvait pas laisser longtemps dans le doute un esprit aussi profondément observateur. Il lui suffit donc de jeter un coup d'œil sur les hautes sphères gouvernementales pour comprendre que l'excès du mal, qu'il avait remarqué dans les provinces, était produit par l'excès du bien que l'on avait essayé de faire dans la capitale, et qu'une tentative d'assimilation entre des éléments encore distincts faite hors d'à-propos causait tous ces désastres. Cependant il ne pouvait pas insinuer que des hommes d'une intelligence élevée et pratique eussent méconnu à dessein les principes les plus élémentaires de la politique. Quelque nécessité commandée par les circonstances avait dû leur forcer la main, car la connexion, qui existe, dans tous les pays, entre les lois et les mœurs, ne pouvait disparaître ici dans une exception particulière à l'empire d'Orient. Il était arrivé en effet que, à la suite du congrès de Paris, on avait été contraint de traiter cet empire comme l'égal des autres états de l'Europe afin de justifier l'intérêt qu'on lui avait porté et de donner un prix aux hécatombes humaines, qui avaient ensanglanté les champs de la Crimée. La politique n'a-t-elle pas ses vanités comme ses mensonges officiels?

Hé bien! cette nécessité de haute bienveillance de la part des puissances européennes est précisément la cause du mal que nous avons signalé, le germe

destructeur, qui fait produire à cette loi les calamités que nous déplorons. « Notre civilisation, dit M. G. Perrot, dans son mouvement extérieur de diffusion et de conquête, a, de plus en plus quelque chose de cruel, d'implacable, de corrosif. C'est comme un flot de vitriol. Elle brûle, elle détruit tout ce qu'elle trouve sur son chemin. J'ai grand peur d'un sort pareil pour les Turcs comme pour les autres Orientaux, si nous devenons trop maîtres chez eux, si nous continuons à les corrompre par de mauvais exemples, et à hâter la désorganisation de leur société en lui faisant violence pour l'amener à ressembler à la nôtre? »

Ces lignes ne sont-elles pas une révélation et un enseignement pour nous? Ne contiennent-elles pas l'explication de l'énigme dont nous cherchions à deviner le sens et à saisir la portée? N'y trouvons-nous pas l'origine et la nature des calamités qui affligent la Turquie et la cause surtout de ce fatal préjugé, qui aveugle les hommes les mieux placés pour voir les situations et deviner les besoins des peuples. Ceux qui président aux destinées des états, que leur civilisation a placés à la tête du mouvement européen, croient volontiers que les pays auxquels leur protection devient utile doivent se laisser aller sans réserve au courant qu'ils descendent eux-mêmes. Dans leur aveuglement ils ne tiennent compte d'aucunes des nécessités qui constituent l'identité d'un pays. Pour prix de la protection qu'ils accordent, ils exigent une abnégation absolue, comme si la reconnaissance pour un bienfait devait se solder au passif d'une nation par un renoncement complet aux avantages auxquels lui donnent droit ses mœurs, son climat et sa religion. *A chacun le sien*, disaient les anciens; *à chacun le sien*, répéterons-nous, en donnant à ces mots toute l'étendue que leur sens comporte. Faites part de votre superflu; mais que vos largesses ne soient jamais ni une insulte, ni une dérision pour ceux que vous secourez. La Turquie est encore à l'état d'enfance; ne la traitez pas comme on traite un homme fait. Si vous lui imposez le pain des forts, elle succombera avant d'avoir digéré cette nourriture.

Il nous resterait à présent à parler de la forme de l'ouvrage de M. Georges Perrot. Mais ce que nous dirions n'ajouterait rien à ce que nos lecteurs en pensent déjà. *Les souvenirs d'un voyage en Asie Mineure* réunissent toutes les qualités qui marquent les œuvres sérieuses. Pour les juger, il faut les lire; pour les apprécier, il faut les méditer.

A. CHAMBON.

On nous écrit de Paris:

Décidément, la tribune aux harangues est une des passions de l'esprit français. Le jour où l'un des maîtres de la parole doit se faire entendre, le Corps législatif ressemble à une citadelle que l'on prend d'assaut, et le lendemain les journaux font palpiter des millions de lecteurs.

Voyez la différence qui distingue les deux tribunes de l'Angleterre et de la France. A Londres, la discussion du budget est le jour solennel de la session. Les spectateurs viennent, à la première heure du matin, retenir leurs places pour une discussion que M. Gladstone ne commencera qu'à dix heures du soir.

Mais à quoi sont-ils sensibles? Est-ce à l'éloquence incomparable du chancelier de l'Echiquier, à l'art inimitable avec lequel il fait du budget une grande bataille où chaque chiffre joue le rôle d'un vaillant soldat? Sans doute, nos voisins sont sensibles à la belle diction de l'orateur, et ils préfèrent un budget éloquent préparé à un rapport qui ne serait qu'une mêlée confuse d'interminables calculs. Toutefois, ce qui les frappe, c'est moins la beauté du langage que le résultat obtenu.

Chez nous, au contraire, le fond des choses nous touche médiocrement. Nous savons à peine épeler cette lourde compilation de chiffres qu'on appelle un budget. Nous ne nous apercevons pas, par exemple, à première vue, que, en définitive, le discours de M. Thiers ne fait, dans son ensemble, que récolter une mince économie d'une cinquantaine de millions sur un budget de plus de deux milliards. Nous ne sommes charmés que par cette parole vive, alerte, claire, qui nous montre en pleine lumière les ténébreuses retraites de l'autre budgetaire. Nous nous écrions: Nous sommes réellement les Athéniens du dix-neuvième siècle, et nos orateurs n'ont pas besoin, comme Isocrate, de travailler dix ans leurs discours pour arriver jusqu'aux cimes de l'éloquence!

L'art a donc pour nous des côtés plus séduisants que l'intérêt. J'en trouve une preuve convaincante encore à l'exposition des beaux-arts. Les visiteurs affluent au palais de l'Industrie. Il est facile de s'apercevoir que le goût, le jugement du public s'est sensiblement élevé depuis vingt ans. La foule elle-même se porte avec empressement vers ces solennités. Quant le temps est beau le dimanche, les tourniquets de l'exposition ne comptent pas moins de 35 à 37,000 visiteurs.

En attendant que la guerre soit abolie, nous devons au moins prêter to it notre concours à ceux qui s'efforcent d'atténuer ses horreurs en soulageant les maux qu'elle fait. A la suite de la guerre d'Italie fut publié sous ce titre: *Un souvenir de Solferino*, un livre fort remarquable. L'auteur, M. Henry Dunant, après avoir retracé les scènes de désolation auxquelles il avait assisté dans cette affreuse lutte, et vivement frappé de l'insuffisance du personnel des ambulances militaires, émettait le vœu de la formation d'une association internationale et universelle, ayant pour but d'utiliser et de diriger, d'une manière prompte, l'enthousiasme charitable qui se manifeste spontanément au moment d'une guerre. Le vœu de M. Henry Dunant a trouvé de l'écho, et il se présente à nous sous cette forme pratique qui force l'intention des plus rebelles; une conférence internationale s'est réunie à Genève en octobre dernier sous la présidence du général Dufour, à laquelle assistaient des délégués de la plupart des Etats souverains, afin de délibérer sur la réalisation des vœux de M. Dunant.

Cette conférence, en même temps qu'elle a voté la formation dans chaque pays d'un comité de secours, dont le mandat consisterait à concourir, par tous les moyens en son pouvoir, au service de santé des armées, a émis le vœu que la neutralisation fût proclamée en temps de guerre par les nations belligérantes, pour les ambulances et les hôpitaux, et qu'elle fût également admise de la manière la plus complète pour le personnel sanitaire officiel et volontaire et pour les blessés eux-mêmes. Cette idée humaine a trouvé un accueil favorable auprès des gouvernements, et douze Etats ont déjà adhéré officiellement à cette neutralisation des blessés et des ambulances, parmi lesquels la France, la Prusse, le Danemark, la Suède, la Russie, le Por-

tugal, etc. Des sociétés internationales d'hospitaliers militaires s'organisent dans ces divers pays, et tous les éléments sont déjà réunis pour l'institution d'une semblable association à Paris par M. Dunant, qui poursuit avec une ardeur infatigable le développement de cette œuvre, à laquelle il s'est dévoué.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ces efforts. Ils ne soulageront pas seulement les maux terribles que sème la guerre, mais encore ils nous aideront à prouver que la guerre est absurde: la seule justification logique de cette effusion féroce du sang humain qui s'appelle la guerre, c'est la violence de haine qui anime les combattants; mais le jour où ceux qui viennent de s'entretuer se réuniront charitablement, après la bataille, pour se serrer la main dans le sang qu'ils ont versé et panser les blessures qu'ils ont faites, ils ne seront pas loin de comprendre que ces violences qui n'ont leur source dans aucun entraînement passionné, et dont leur cœur réproouve si vivement les affreux résultats, ne sont pas moins absurdes qu'odieuses; alors l'humanité s'appliquera à prévenir le mal, et non plus à une vaine réparation. (Presse).

MM. V.-EUGÈNE GAUTHIER ET C^{ie} viennent de mettre en vente le volume intitulé *les Hivers de Nice*, dont l'Union Syndicale a voté la publication. Ce volume, un véritable ouvrage de luxe remarquable par son exécution typographique, est offert par l'Union Syndicale, en souvenir, aux étrangers qui ont été les hôtes de Nice pendant l'hiver de 1863-64. Ceux d'entre eux qui se trouvent encore dans cette ville sont priés de réclamer le volume en question à la maison Eugène Gauthier et C^{ie}, descente de la Caserne, n° 1; il sera adressé à ceux de ces hôtes qui sont déjà partis et de qui l'on voudra bien faire connaître l'adresse au bureau de l'Union Syndicale.

Chaque membre sociétaire de l'Union Syndicale a droit à un exemplaire des *Hivers de Nice*. Pour toute personne étrangère à l'Union Syndicale, le prix de l'ouvrage est fixé à 2 francs.

Cet élégant petit volume, qui se trouve également chez tous les libraires de Nice, est rédigé par MM. le Dr Lubanski, Alziary de Roquefort, Alexandre Henri, Juliette D., Xavier Eyma, Léon Pilatte, F. Brun, Alphonse Karr et Protern.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO
Arrivées du 14 au 20 Avril 1864.

MARSEILLE.	b. St-Michel,	c. Masséna,	m. d.
NICE.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	id.
ID.	b. Miséricorde,	c. Viale,	id.
ID.	b. Providence,	c. Gazzolo,	id.
ID.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	en lest
MENTON.	b. Daniel,	c. Cosso,	id.
NICE.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	m. d.
ID.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.
SAVONE.	b. St-Joseph,	c. Parodi,	id.
NICE.	b. Conception,	c. Barale,	id.
ID.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	id.

Départs du 14 au 20 Mai 1864.

MENTON.	b. St-Michel,	c. Masséna,	m. d.
NICE.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	en lest
ST-REMO.	b. Providence,	c. Gazzolo,	id.
NICE.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	id.
MENTON.	b. Daniel,	c. Cosso,	citrons
NICE.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	en lest
ID.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.
ID.	b. St-Joseph,	c. Parodi,	m. d.
ID.	b. Conception,	c. Barale,	en lest
ID.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	id.
ID.	id.	id.	id.

Bulletin Météorologique du 15 au 21 Mai 1864.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRAFE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
15 Mai	18	20	22	beau	nul.
16	18	20	21	id.	id.
17	19	21	22	id.	id.
18	23 5/10	25	27	id.	id.
19	23	26	26	id.	id.
20	23	26	27	id.	id.
21	23	26	27	id.	id.

La *Monographie des Hémorroïdes*, par le docteur A. LEBEL, opère aujourd'hui une véritable révolution dans la presse médicale. Il n'est question que de guérisons bien authentiques d'une maladie réputée incurable. — 1 vol. in-8° pour 4 fr., à Paris, 14, rue de l'Echiquier. (Consultations). (14)

BAINS DE MER DE MONACO.

Depuis le 10 mai le service par bateau à vapeur entre Nice et Monaco se fait de la manière suivante:

Départs de Nice:	{ 11 heures du matin.
	{ 5 heures du soir.
Départs de Monaco:	{ 1 heure du soir.
	{ 10 heures 1/2 du soir.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT

A 8 heures du soir dans la salle de Bal.

VICHY REVUE DES EAUX.

MONITEUR DES EAUX MINÉRALES
BAINS DE MER ET STATION HIVERNALE. — Guide hebdomadaire du malade et du touriste. — Correspondance internationale. — Hydrologie. — Hydrothérapie. — Renseignements gratuits. — Abonnement: un an, 12 fr. S'adresser franco à M. B. CABBARDI, à Vichy (Allier).

BAINS DE MER DE MONACO.

SERVICE RÉGULIER EN VOITURE

Départ de Nice.	10 heures du matin.
— de Monaco.	8 id.

Bureau à Nice, boulevard du Pont-neuf, à côté du Café de l'Univers.

A Monaco, place du Palais.

Blanchissage & Racommodage à neuf de Dentelles

Rue de l'Église, 7.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MELANOGENE
De DICQUEMARE AINÉ, de ROUEN.
Pour teindre à la MINUTE EN TOUTES NUANCES les cheveux et la barbe, sans danger pour la PEAU et sans aucune ODEUR. Cette Teinture est SUPÉRIEURE A TOUTES CELLES EMPLOYÉES JUSQU'A CE JOUR.
Prix: 0, 12 et 15 fr. — Fabrique à Rouen, rue St-Nicolas, 39. — A Paris, chez M. LEGRAND, parfumeur, 207, rue St-Honoré.

GRAND HOTEL DE PARIS
Cet Hôtel, situé à proximité du Casino est organisé sur le modèle du GRAND HOTEL du boulevard des Capucines, à Paris, contient des appartements somptueux et confortables. C'est, sans contredit, l'un des premiers établissements de la Méditerranée. — Cuisine française. — Service à la carte.

BAINS DE MER DE MONACO. — GRAND & VASTE ÉTABLISSEMENT SITUÉ SUR LE PORT.

BAINS CHAUDS ET BAINS FROIDS.

La maison des Bains, située sur le port, offre aux familles étrangères la cure la plus complète par l'HYDROTHERAPIE, à l'eau douce et à l'eau de mer. La température, toujours élevée et tiède à Monaco, est la même pendant l'hiver que celle de Paris dans le mois de juin et de juillet. Vaste et magnifique Casino, récemment élevé en face de la mer. MM. les étrangers y trouvent, pendant toute l'année, les distractions et les agréments des Bains d'Allemagne, tels que Hombourg, Ems et Baden-Baden. SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE, DE BILLARD ET DE BAL. — CONCERT CHAQUE JOUR, l'après-midi et le soir, dans la grande salle de bal. — Hôtels, Villas et maisons meublées: prix modérés. — Station télégraphique. — On se rend de PARIS à MONACO en 24 h.; — de LYON, en 15 h.; — de MARSEILLE, en 8 h., par le chemin de fer de la Méditerranée en passant par Nice. — Trajet de Nice à Monaco en 1 h., par un service permanent de bateaux à vapeur. SERVICE RÉGULIER EN VOITURE: bureaux à Nice, boulevard du Pont-Neuf; à Monaco, place du Palais.